

Je me retournai vers mes témoins en leur disant :

—Je ne tirerai pas aujourd'hui.

Et le duel fut fini.

Je pris mon congé, et je me retirai dans ce bourg, où pas un jour ne se passa depuis ce temps sans que je pensasse à la vengeance.

Maintenant, l'heure est arrivée.

Sylvio tira de sa poche la lettre qu'il avait reçu le matin, et me la donna à lire.

Quelqu'un lui écrivait que la personne en question se préparait à se marier avec une charmante jeune fille.

—Vous devinez, continua Sylvio, quelle est la personne en question. Eh bien, je pars pour Moscou, et nous verrons s'il verra la mort avec autant de sang-froid, demain ou après-demain, que le jour où il mangeait des merises.

Le domestique entra en disant que les chevaux étaient prêts. Sylvio me serra la main ; il s'assit dans un petit chariot où étaient chargées seulement deux choses : un sac de voyage avec sa garde-robe et une boîte avec ses pistolets.

Et la voiture partit au galop.

Plusieurs années s'étaient écoulées, la situation de mes affaires me forçait d'habiter un petit village du district de N***.

A la distance de quatre verstes de ma maison se trouvait une riche propriété appartenant à la comtesse B... La comtesse y avait fait une apparition pendant un mois à peine, la première année de son mariage, et n'y était pas revenue ; cependant, le second printemps qui suivit mon arrivée dans le pays, elle vint avec son mari s'installer pour l'été.

L'arrivée d'un riche voisin est un événement pour des campagnards ennuyés. Aussi, le premier dimanche après son arrivée, allai-je à leur campagne pour me recommander à Leurs Excellences comme leur plus proche voisin et leur plus humble serviteur.

Le comte était un homme de trente-deux à trente-trois ans, d'une belle et noble figure ; il me fit un accueil franc et amical ; j'étais sous le charme de sa conversation libre et enjouée, lorsque je vis tout à coup entrer la comtesse. Elle était véritablement fort belle.

Il me présenta à sa femme, je tâchai d'être aimable. Bientôt nous fûmes comme de vieilles connaissances, causant avec confiance ; pendant leur conversation, j'examinais tantôt les livres posés sur les tables, tantôt les peintures accrochées à la muraille. Je ne suis pas connaisseur en tableaux, mais l'un d'eux attira mon attention.

C'était un paysage de Suisse, mais ce n'était ni le site que représentait le paysage, ni l'exécution que je regardais, c'était une balle se doublant, et perçant le tableau.

—Diable ! voilà un beau coup de pistolet, dis-je au comte.

—Oui, me répondit-il, c'est un coup remarquable, n'est-ce pas ? Et vous, me demanda-t-il, tirez-vous bien ?

—Passablement, lui dis-je ; à trente pas je suis à peu près sûr, avec un pistolet qui me serait connu, de toujours loger une balle dans une carte à jouer.

—Ah ! vraiment ! me dit la comtesse, attentive au plus haut degré. Et toi, mon ami, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, ferais-tu ce que fait monsieur ?

—Nous essayerons, dit le comte. Il y eut un temps où j'étais d'une certaine adresse à cet exercice, mais depuis quatre ans, je n'ai pas touché un pistolet.

—Alors, répliquai-je, je tiens un pari, c'est que vous ne toucherez pas une carte, même à la distance de vingt pas. Le pistolet demande un exercice de tous les jours. Il ne faut pas se négliger, Excellence, ou sans cela on se déshabituait tout de suite. Le meilleur tireur que j'aie connu avait l'habitude de couper tous les jours, avant son dîner, trois balles sur un couteau. Il s'était accoutumé à cela comme à prendre son petit verre d'eau-de-vie avant le potage.

S'il arrivait par hasard qu'il vît une mouche sur le mur, — vous riez, comtesse, je vous jure que je vous dis la vérité, — il criait : "Cousma, un pistolet." Le domestique lui apportait le pistolet tout chargé ; à peine prenait-il le temps de viser : — paf ! — la mouche était écrasée sur le mur.

—C'est merveilleux, dit le comte, et comment s'appelait-il ?

—Sylvio, Excellence.

—Vous avez connu Sylvio ? s'écria le comte en bondissant, vous avez connu Sylvio ?...

—Comment ne l'aurais-je point connu, nous étions amis ! Il avait été reçu au régiment comme un camarade, et voilà cinq ans que je n'ai entendu parler de lui ; mais, d'après ce que vous dites, vous-même l'avez connu, Excellence ?

—Oui, je l'ai connu, et bien connu, je vous jure. Si vous étiez son ami, il a dû vous dire le

j'allai me placer dans l'angle de la chambre, le priant de tirer vite et avant que ma femme entrât.

—Je n'y vois pas, dit-il ; faites apporter de la lumière.

J'appelai le domestique et lui ordonnai d'allumer les bougies ; puis je fermai la porte et allai reprendre ma place, en le priant de nouveau de ne pas me faire attendre. Il visa ; je comptai les secondes ; je pensai à elle. Il se passa un moment affreux. Sylvio laissa retomber sa main.

—C'est un malheur, dit-il, que le pistolet soit chargé d'une balle au lieu d'un noyau de cerise ; il est lourd et me fatigue la main.

Puis, après une minute qui me parut un siècle :

—En vérité, reprit-il, ce ne serait pas un duel, mais un assassinat. Je n'ai point l'habitude de tirer sur un homme désarmé. Re commençons, et tirons à qui fera feu le premier.

Ma tête tournait ; je crois que je ne consentis pas d'abord. Cependant, je me rappelle que nous chargeâmes les pistolets, que nous refîmes deux billets, et les mîmes dans la casquette qui avait été percée par moi : le sort me favorisa. Cette fois encore, c'était à moi de tirer le premier.

—Tu es diablement heureux, comte, me dit-il avec un sourire que je n'oublierai jamais.

Je ne sais pas comment cela se fit, mais en tirant, au lieu de toucher mon adversaire, je mis ma balle dans ce tableau.

Le comte montra du doigt le tableau. Je ne pus retenir une exclamation.

Sylvio leva de nouveau son pistolet et visa. Cette fois, l'expression de son visage me disait bien que je n'avais pas de grâce à attendre. Tout à coup, la porte s'ouvrit. Marie accourut, et, avec un cri de terreur, se jeta à mon cou. Sa présence me rendit mon sang-froid. Je fis un effort et éclatai de rire.

—Folle ! lui dis-je ; ne vois-tu pas que nous nous amusons ? Il s'agit d'un pari. Est-il possible de se mettre dans un pareil état ? Voyons, va boire un verre d'eau, reviens, et je te présenterai un ancien ami.

Mais elle ne voulut en rien croire.

—Monsieur, au nom du ciel ! est-ce vrai ? demanda-t-elle en s'adressant au sombre Sylvio, est-ce vrai que vous plaisantez ? est-ce vrai qu'il s'agit



—Tirez-vous, oui ou non ? s'écria le comte, tandis que sa femme éperdue se jetait aux pieds de Sylvio.

nom d'une personne qui lui donna un soufflet dans un bal ?

—Non, Excellence, jamais.

Puis, tout à coup frappé d'une idée et regardant le comte :

—C'est vous ? lui dis-je.

—Oui, c'est moi, répondit le comte avec une vive agitation, et ce tableau percé est un souvenir de notre dernière entrevue. Vous avez su, monsieur, comment j'ai insulté votre ami ; sachez aussi comment il s'est vengé.

Il y a cinq ans que je suis marié. Le premier mois, je le passai dans ce village. A cette maison se rattachent mes plus doux instants de bonheur et mes plus tristes souvenirs.

Un soir, on me dit qu'une visite m'attendait dans mon cabinet. J'entrai alors dans la chambre, et, dans un coin, j'aperçus un homme avec une longue barbe et tout couvert de poussière. Il se tenait près de la cheminée.

Sylvio ! m'écriai-je.

Et j'avoue que je sentis mes cheveux se dresser sur mon front.

—C'est à moi de tirer, me dit-il, es-tu prêt ?

Il avait le pistolet à la ceinture.

Je fis un mouvement de tête en signe que je reconnaissais son droit ; et, mesurant douze pas,

d'un pari ?

—Oui, oui, dit Sylvio, oui, nous, plaisants ; c'est l'habitude du comte de plaisanter. Un jour, en plaisantant, il me donna un soufflet ; un autre jour, en plaisantant encore, il me fit, avec une balle, ce trou à ma casquette ; enfin, en plaisantant toujours, il vient de me manquer pour la seconde fois. A mon tour de plaisanter.

Et en disant ces mots, pour la troisième fois, il leva son pistolet à la hauteur de ma poitrine. Marie comprit tout : elle se jeta à ses pieds.

—Oh ! m'écriai-je, n'as-tu pas honte ?

Et furieux : "Voyons, monsieur, continuai-je, en finirez-vous ? tirez-vous, oui ou non ?"

—Non, répondit Sylvio, je suis content, j'ai vu ta crainte, tes angoisses, ta terreur. Deux fois je t'ai fait tirer sur moi, deux fois tu m'as manqué. Je te laisse avec ta conscience.

Et il s'avança jusqu'à la porte pour sortir.

Mais sur le seuil il s'arrêta, se retourna vers le tableau, prit à peine le temps de viser, fit feu et sortit. Pour que je ne doutasse point de son adresse, il avait mis sa balle juste sur la mienne.

Le comte se tut. Je venais d'entendre la fin du roman ou commencement duquel j'avais pris un si vif intérêt.

Depuis lors, je ne revis jamais Sylvio.